

Portrait de Heidegger en sage-femme

The Gods and Technology. A Reading of Heidegger, de Richard Rojcewicz. State University of New York Press, « Suny series in Theology and Continental Thought », 248 p.

Étienne Beaulieu

Number 213, March–April 2007

American Theory : quelques penseurs à vue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, É. (2007). Portrait de Heidegger en sage-femme / *The Gods and Technology. A Reading of Heidegger*, de Richard Rojcewicz. State University of New York Press, « Suny series in Theology and Continental Thought », 248 p. *Spirale*, (213), 26–27.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

un jeu infini de différences, il veut parvenir à soutenir cette pensée qui marche sans doute un peu trop dans le vide, n'arrivant plus ni à appuyer la critique ni à justifier la résistance. Pour remédier à ce problème qui suscite, contre le poststructuralisme, des accusations de scepticisme ou de complaisance à l'endroit du pouvoir, Couzens Hoy crée plusieurs faux débats qui ont tous la vertu de produire une critique et une résistance possibles sans nécessairement recourir aux anciennes fondations de la philosophie, du monisme ontologique de la pensée classique aux impératifs catégoriques de la modernité. Ce tour de force, qui semble mobiliser par ailleurs la pensée aux États-Unis depuis, entre autres, le néopragmatisme (comment fonder une « éthique sans ontologie » : je me permets de renvoyer ici à l'article de Philippe Labarre sur Hilary Putnam inclus dans le dossier), Couzens Hoy y parvient grâce à ses « profitables » rapprochements en récupérant chez l'un et chez l'autre, en situation agonique, ce qui lui permet d'articuler à la fois une critique sans fondement universel et une résistance sans objet à défendre *a priori*. Seules concessions pour cette éthique sans ontologie, ce sont : 1) le corps entendu non pas dans sa pureté phénoménologique mais comme le lieu d'un point de vue dans un contexte ; 2) la mort comme finitude ; et 3) les « quasi-transcendants » qui orientent l'expérience du corps dans les limites de sa finitude : la justice et la responsabilité, seules catégories, dit-il, en reprenant Derrida, qui ne peuvent faire l'objet d'une déconstruction.

Il faut avouer que les faux débats de Couzens Hoy ne sont pas du tout dénués d'intérêt, à condition de ne pas les considérer comme la pensée française mais plutôt comme une tentative de renouveler le champ théorique aux États-Unis, passionné par le sens de l'action. Sur ce point, la *French Theory* est loin de l'« agonie ». À la fin de son théâtre, Couzens Hoy parvient à définir une « sagesse pratique » (« *phronesis* ») qui, fondée sur l'alliance des méthodes généalogique et déconstructiviste, met de l'avant une critique qui sait résister à la domination sans pourtant être fondée sur une certitude, une critique, donc, capable de reconnaître ses propres limites et ouverte aux autres possibilités. Cette sagesse pratique convient tout à fait à la mesure de l'action qui persiste dans la pensée aux États-Unis depuis les premiers pragmatistes à la fin du XIX^e siècle : le « perfectionnisme » ou « méliorisme » qui exige de n'importe quelle pratique qu'elle n'augmente pas le mal, c'est-à-dire la souffrance et l'humiliation, qu'elle veille même à le diminuer.

Cela est-il suffisant pour justifier la lecture de Couzens Hoy ? S'il ne revient pas à moi de trancher la question, j'ajouterais néanmoins qu'il ne faudrait pas rejeter cette lecture trop vite en prenant pour prétexte l'incongruité du procédé employé par l'auteur. La question qui semble toutefois s'imposer est la suivante : si cette lecture vise à définir une sagesse pratique, les mises en scène de Couzens Hoy ne sont-elles pas trop abstraites, nous laissant dans la simple contemplation d'une passion pour l'action ou, pire, dans le simple plaisir de donner un coup de roue de plus à la machine théorique aux États-Unis ?

1. David Couzens Hoy, « Pouvoir, répression, progrès. Foucault, Lukes, et l'École de Francfort », in Michel Foucault. *Lectures critiques*, Bruxelles, De Boeck, 1989, p. 141-167.

DOSSIER AMERICAN THEORY : QUELQUES PENSEURS À VUE

Portrait de Heidegger en sage-femme

THE GODS AND TECHNOLOGY. A READING OF HEIDEGGER de Richard Rojcewicz, State University of New York Press, « Suny series in Theology and Continental Thought », 248 p.

par ÉTIENNE BEAULIEU

Le livre de Richard Rojcewicz n'est pas qu'une lecture patiente du célèbre texte de Heidegger, *Die Frage nach der Technik* (« La question de la technique », 1954). Certes, Rojcewicz, qui est aussi traducteur de Heidegger et de Husserl, emprunte à la philologie heideggérienne quelques-unes, sinon plusieurs, de ses distinctions devenues classiques en 2006 — l'année où Heidegger entre officiellement au programme de l'agrégation en France. Dans un grand écart entre la clarté didactique et l'interprétation de passages heideggériens souvent jugés obscurs, Rojcewicz sépare soigneusement la chose et l'objet, l'Être et l'étant, la *technè* antique et la technologie moderne, sans pour autant

établir de ligne de fracture infranchissable entre les pôles de ces dualismes familiers aux lecteurs de philosophie continentale. Se voulant « a careful and sympathetic reading of that text in his own terms », le travail herméneutique de Rojcewicz introduit néanmoins, et heureusement, dans le texte de Heidegger un certain infléchissement de la pensée qui provient plus du commentateur que du philosophe et qui donne mieux à entendre le contexte américain de lecture que le texte de Heidegger lui-même.

Une lecture parturiente

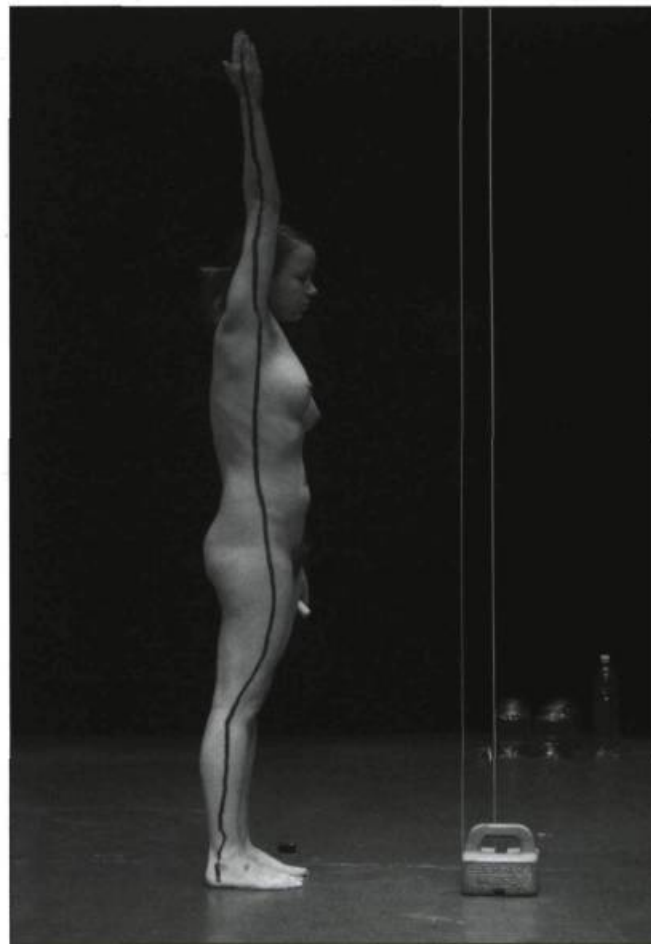
À partir de la lecture heideggérienne des quatre causes aristotéliennes (matérielle, formelle, efficiente et finale), Rojcewicz montre très clairement en quoi la tradition métaphysique occidentale donne la priorité, sinon l'exclusivité, à la cause efficiente, entendue comme la cause productrice par excellence, qui fait de celui qui opère la production (par exemple, l'artisan

qui sculpte la coupe d'argent) le producteur et même le créateur d'une chose qui, avec le développement des moyens de production, se changera bientôt en objet (cette distinction reprend bien sûr la différence entre le *Gegenstand*, la chose qui se tient en elle-même dans le mystère de son origine opaque, et le *Bestand*, l'objet fabriqué de main d'homme, toujours à la disposition, sous la main, transparent). L'entente de la cause efficiente comme causalité première, et surtout comme causalité ne dépassant pas la stricte sphère de l'humain, est à l'origine de la mésentente de l'Être et de son oubli progressif, jusqu'au déploiement technologique d'aujourd'hui. L'époque technologique va ainsi de pair avec la montée pluriséculaire de la subjectivité anthropologique s'auto-positionnant à la source de la production. Sous couvert de traiter d'une question secondaire, Rojcewicz dresse en fait le bilan du passage de l'époque ontologique à l'époque métaphysique, selon le schéma de l'histoire de l'Être du dernier Heidegger.

Selon la mythologie heideggérienne, l'époque ontologique se situe sans surprise aucune chez les Grecs d'avant Platon. (Est-ce par choix didactique que Rojcewicz ne mentionne nulle part que l'idée heideggérienne d'histoire de l'Être a pris forme au tournant de la Deuxième Guerre mondiale dans le cadre d'un cours sur Nietzsche? C'est en effet à partir de Nietzsche que Heidegger lit ce passage des « présocratiques » à Platon.) La cause efficiente n'était alors qu'une seule des quatre causes. Mieux : elle n'était pas vraiment une cause au sens où on l'entend depuis Platon, c'est-à-dire que dans cette époque bénie des dieux, la production n'était régie par aucune « cause » productrice. Il y avait production, de façon pratiquement neutre, grâce à la soumission des hommes à l'Être — qui ne s'était pas encore retiré. La production, précisément, s'effectuait par la relation des hommes aux dieux dans un mystérieux processus qui laisse l'Être diriger les destinées humaines, mais exige des hommes un consentement à cet envoi destinal — ce qui constitue la part réservée à la liberté humaine dans la pensée de Heidegger. Pour décrire ce processus, Rojcewicz emploie plusieurs termes anglais qui font tout l'intérêt de l'ouvrage, puisqu'ils constituent en quelque sorte l'interprétation globale de la pensée de Heidegger : « *to abet* » (se rendre complice, amener, conduire), « *to nurture* » (éduquer, nourrir) ou encore « *to foster* » (soutenir, adopter). Ces termes tentent de cerner le rapport entre l'Être et les hommes, rapport qui ne laisse aux hommes que la possibilité d'aider l'Être à accoucher des destins qu'il dicte, dans une passivité active. La cause efficiente se transforme ainsi en une « *abetting causality* » et la pensée devient une affaire d'accouchement, « *a midwifery* », « *an obstetric thinking* ». D'où une étrange contamination sémantique du féminin par laquelle l'artisan ontologique ne peut plus être qu'une femme : « *The artisan is semicreative : through her the essence comes to birth ; without her, the essence would never be disinterred.* » Le féminin artisanal, technique et antique accouche de l'essence, tandis que le masculin, moderne et technologique, découpe la nature d'un laser phallique tout-puissant : « *Laser sculpture is basically unrestricted ; every possible form, however intricate, is at the disposal of a man wielding a laser. That is not the case for a woman with a hammer, chisel, and file. Such a woman has to take into account the forms her tools put at her disposal.* » Selon Rojcewicz, notre époque technologique devrait s'inspirer de ce « *nudging thinking* » tout féminin et se laisser guider vers le *Gelassenheit*, le laisser-être heideggérien.

L'oubli du politique

Outre le fait que cette obstétrique rappelle étrangement la maïeutique socratique (l'accouchement des esprits), outre aussi la critique que l'on pourrait adresser à Rojcewicz de survaloriser le féminin (en un sens étranger à Heidegger) dans une sorte de respect du féminin qui équivaut, comme l'a montré jadis Sarah Kofman (*Le respect des femmes*), à tenir en respect le féminin hors du politique, il demeure autre chose de plus troublant qui est la distance entre cette image d'un Heidegger presque écolo avant l'heure et tenant ses images d'une « *midwifery thinking* » et cet autre Heidegger que l'on déterre encore et toujours, adhérant au National-socialisme, muet sur l'Extermination, etc., et que Rojcewicz ne mentionne qu'une seule fois (« *Heidegger's unsavory political leanings* »). Osons poser à nouveau la question, au risque d'une lassitude sans borne (mais demeurer muet sur la question comporte encore plus de risque) : lequel de ces penseurs est véritablement Heidegger? ●



Julie Andrée T., **Sans titre**
Bone 8 festival, Berne, Suisse, 2005
Photo : Martine Rindlisbacher

